

## Poèmes pour les yeux et les mains

Michelle Dubois

Volume 6, numéro 4, novembre 1970

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036467ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036467ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

### ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce document

Dubois, M. (1970). Poèmes pour les yeux et les mains. *Études françaises*, 6(4), 447–456. <https://doi.org/10.7202/036467ar>

MICHELLE DUBOIS

Poèmes  
pour les yeux  
et les mains

L'aveugle opacité des choses m'emprisonne  
Les brumes de leurs yeux tendent de pâles voiles  
Sur des hivers obscurs où se figent mes mains

Je déambule sourd, transparent et lucide  
Et je suis cet espace  
Où l'espace s'attarde et se meut à rebours

J'entends les murs les nuits les consonances closes  
Gémir sur ma paupière  
Un arbre a pris racine dans ma peur

Les choses ont ramassé leur souffle dans ma bouche  
Et mon silence crève en des bourgeons de verre

Je n'ai qu'à prendre quelque part  
quelque chose  
personne

Il attendait il attendra ce n'est rien c'est le passage

Qui se retourne

qui a passé au lieu de fuir ou de mourir  
devant mes pas une route qu'on aurait dû boucler  
un nœud à l'infini qui s'enlace lui-même  
ne passe plus s'est arrêté et me regarde

Il attendait il attendra

Tout un regard se meurt et pourrit dans l'herbe

Comme un temps qui s'entasse sur toi hier  
Toujours mémoire infuse pour se répandre brise la nuit  
[qui tenait

Juste entre deux pas  
Comme un vase d'ombre et de lilas

Cueillir au ras des choses le parfum la lumière  
Les mains gavées d'iris et d'harmoniques lourdes  
J'ai soif du cœur des mots comme de volupté

Pour une course les yeux ouverts brisés et pâles  
dans le voyage les yeux ne savent plus se taire  
dans l'élan vers partout les yeux s'accrochent aux brins  
des herbes folles  
qui sont des lieux si minces à la racine frêle  
des lieux sans alentour des lieux minutes et rares  
des lieux encore tout verts quand juillet s'abandonne

au bout d'une herbe longue l'espace autour s'affole  
d'être si près de lui au travers d'une mince parole  
car l'herbe ne cesse pas de dire qu'elle résiste



Multitude n'est pas multitude n'est plus  
Un geste a répandu ses hirondelles graves  
La brisure de l'air fond sur l'âge et nous perce  
De ses doigts de tambour nous met au pas des pluies  
La brisure de l'air et ses fragments gelés de mots et de  
[matins  
Coule au ras de nos sommeils ténus

Nous étendons nos rêves au-dessus des miettes d'espace  
D'une rive à l'autre un pas touche nos liens  
Au bout du soir nos yeux se frôlent sur nos mains



Sous l'appel d'une main surgit un soleil pâle à peine  
S'insinue la rivière entre l'hiver et la nuit jaillit l'odeur  
[du créé  
Germe à l'épaule le cri tenace d'une fleur à perdre l'âme

L'hiver lâche sa proie ses dents ne mordent plus dans l'aube  
On peut entendre fondre la nuit sur nos mains

Puisque déjà le lendemain nous ferme ses paupières  
Et nous voilà chassés du rêve  
Si près de ce passage où l'air est paysage où l'air au verbe  
[atteint  
Comme une phrase une eau une herbe tout est geste  
Tout s' imagine fleur et meurt  
Avant le cri du jour